



TATÈNE

Veuve TCHANCHET

Journal Satirique Illustré

PARAISSANT LE SAMEDI

ABONNEMENT
Un an . . . fr. 5,00
Six mois . . . fr. 2,50

Pour tout ce qui concerne la Rédaction et l'Administration
S'ADRESSER
182, Rue Ste-Marguerite, - Tél. 3635
LIÈGE

ANNONCES
4^e page, la ligne . . . 0,30
3^e — réclame . . . 0,50
2^e et 3^e dans le texte . . . 2,00

Un banquet à l'Automobile-Club Liégeois



LE PRÉSIDENT A. GILLARD : — L'automobile, Messieurs, est un véhicule d'apaisement ; il permet d'embarquer côte à côte les opinions les plus extrêmes...

Autour d'un Banquet Qui n'eut point lieu

Les membres de l'Automobile Club Liégeois avec ceux de l'Aéro-Club de Liège-Spa devaient se trouver réunis, dimanche, sous la présidence de M. Auguste Gillard, comme il est d'habitude chaque année. Les projets les plus ingénieux avaient été formés à ce propos, mais la cherté de la vie, les circonstances pénibles que traverse le pays, tant au point de vue militaire qu'au point de vue politique, la menace d'invasion étrangère et celle d'une grève générale, l'état précaire de beaucoup d'estomacs, enfin, la crainte d'entraînement un soir de Mi-Carême, ont empêché les plus courageux de se faire inscrire et, l'excellent secrétaire, M. Jules de Thier, a été obligé d'enlever les petits plats hors des grands et d'en-

voyer aux invités notoires le prix du souper qu'on leur avait promis.

Cela ne doit du reste nullement nous empêcher de donner de ce festin amical et auto-aéromobile le compte-rendu qui s'impose.

Il eut donc lieu à l'Hôtel d'Angleterre dont la salle des fêtes avait été pour l'occasion transformée délicieusement. On se serait cru à Rome, au fond du Palais d'un Impérator.

Celui-ci était, du reste, avantageusement remplacé par le président Auguste, dont la belle barbe taillée à l'antique accentuait la physiologie imposante. Autour de lui, à la table d'honneur, M. Emile Digneffe, président de l'Aéro-club, avait apporté la gravité légère d'un Mercure, tandis que M. Louis Fraigneux, très en grâce, souriait modestement en Amour aux fleurs et aux convives. Deux des invités

attiraient spécialement l'attention. Ils étaient en même temps un symbole et un espoir, ils étaient également, si j'ose m'exprimer ainsi, la curiosité de cette table.

L'un M. l'Evêque de Liège, membre d'honneur de l'Automobile Club, y représentait la Papauté ; l'autre, M. le baron Pallu de la Ravière, y avait été envoyé par la République Française, la plus sportive des républiques. Et chose imprévue la mitre ne cessa de fleurter avec le bonnet phrygien. Seul l'automobile qui, comme chacun sait, a donné du r80 dans l'heure pouvait permettre pareil rapprochement.

Mais ne nous attardons pas en digressions philosophiques. L'heure presse, l'heure de se restaurer et celle de toaster.

Le menu fut délicat, les vins généreux. On ne servit point du tout, comme on pourrait le croire, des croustades à l'huile de ricin sous prétexte de prendre l'air, ni des « cardans » à

la moelle parce que automobiles, mais chacun fit son plein d'essence, comme il convient.

Et c'est en effet plein d'aisance que l'Augustus (Gillard) parla :

— Mon discours, Messieurs, sera bref. Je n'ai point l'intention de vous redire les 179 couplets du « Chauffeur en ballade » qui me valurent le prix Nobel de la poésie, mais la prétention de Georges Prade qui croit avoir écrit « La véritable histoire de l'aéroplane » me poursuit. Je me suis retiré sur la montagne, sur la Vieille-Montagne, et j'ai écrit, moi aussi, une belle histoire, la « Réelle histoire de l'Automobile ». (1) Laissez moi vous en confier le début.

Et l'Impérator continua ainsi son laïus :
— Un vain peuple croit que ce fut un nommé Cugnot qui vers 1769 construisit le charriot à vapeur.

C'est possible, mais l'origine de l'automobile est autrement ancienne. Elle précéda même le déluge et nous en trouvons des traces, bien que le chevron Englebert n'existât pas à cette époque, jusque dans le paradis terrestre.

En effet, c'est à tort que l'on s'imagina que Dieu créa l'homme pour la femme, ou réciproquement. Il avait déjà un « autre mobile », celui d'en faire un chauffeur. Adam dès le premier moment montra à ce point de vue de remarquables qualités, et, faute de mieux, il chauffa Eve consciencieusement, mais maladroitement, il est vrai. A telle enseigne qu'ayant commis quelque dégât, le permis de circulation au Paradis Terrestre lui fut retiré sur l'heure même.

Eve avait montré cependant les meilleures dispositions et, bien avant la locomotive, elle eut la première vapeur lorsqu'elle fut priée d'aller porter hors l'Eden ses excès de vitesse. Elle prétendit au surplus que le Serpent était le véritable coupable. Il avait été son professeur et celui d'Adam, et, à défaut d'être passé par l'Ecole des Chauffeurs de Monsieur Wathoul. Or, il avait oublié volontairement de la mettre en garde contre les fantaisies de la chaudière dont il connaissait déjà pourtant le secret en sa qualité de diable travesti.

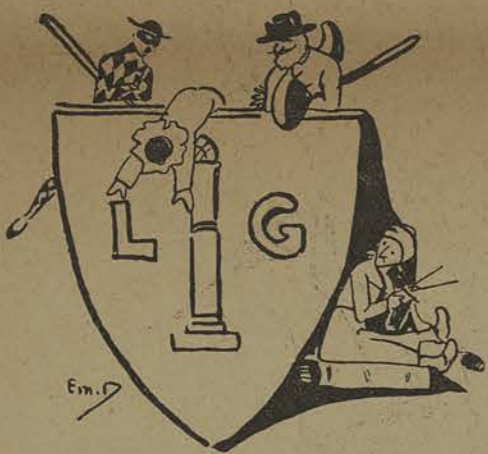
On se souvint du reste en 1889, de l'intervention du Serpent dans la préhistoire de l'automobile, car une voiture mue par la vapeur et que l'on pouvait voir à l'Exposition universelle de Paris, cette année là, porta le nom de *Serpent* ou *Serpolet*. La différence de prononciation du Paradis Terrestre avec la France explique naturellement cette corruption...

M. Gillard en était là de son discours, lorsqu'il crut entendre le ronflement de multiples moteurs. Il abaissa donc un regard vers la table et s'aperçut que ce bruit provenait simplement des lèvres des convives. Tous s'étaient endormis. Il n'alla donc pas plus loin ce soir là et ayant freiné, ayant même refroidi son ardeur d'éloquence, il stoppa... Oh ! très provisoirement, car si le compte rendu du banquet est terminé, la « Réelle Histoire de l'Automobile » n'est guère finie.

Roufto dju.

(A suivre).

(1) La Réelle Histoire de l'Automobile, ouvrage de tout repos, par Auguste Gillard. A la librairie de Tatène. Un franc, payable par semaine.



Au Guignol Communal

Avant la séance.

M. le Bourgmestre. — (aux quelques conseillers présents à cinq heures). Messieurs, j'ai besoin d'un homme vertueux, dont la chasteté soit à l'abri de tout soupçon.

M. Fraigneux. — Je me récusé.

M. Delaite. — Je ne vois que M. Digneffe pour remplir ce rôle.

M. Digneffe. — Pardon, il y a aussi Monsieur Kleyer.

M. le Bourgmestre. — En effet, pour la mission à remplir, je ne puis me fier qu'à moi-même.

Il s'agit, voyez-vous, Messieurs, de vérifier le sexe de la personne qui se présentera tantôt ici sous les espèces ou apparences de notre ami Ghinijonet.

M. V. Chauvin. — Si nous étions au Vatican nous pourrions nous servir avantageusement de la « Sedia probatoria ». Vous savez, quand le cardinal préposé à cet effet s'écrie « Habet Habet ».

M. Habets. — Présent. (hilarité générale).

A ce moment M. Ghinijonet fait son entrée.

M. le Bourgmestre (anxieux). — Est-ce lui ? Est-ce elle ? Voilà la question.

Pardon, Monsieur, vous êtes bien M. Ghinijonet ?

M. Ghinijonet. — Parbleu, je sors du Bodega.

M. le Bourgmestre (rassuré). — Oh, alors il n'y a aucun doute.

Mais, je ne vois pas notre artistique échevin de l'Instruction publique.

M. Troclet. — Je sais où il est, moi. Je l'ai aperçu tantôt dans le cabinet du Secrétaire communal. Il chantait.

M. Fraigneux. — Ah bah ? Est-il devenu fou ? Chantait-il un air de Grétry ?

M. Troclet. — Non, c'était plutôt de l'Offenbach. Vous savez, un air d'Orphée aux enfers.

Si j'étais roi de Béotie

M. Neujean. — Hélas, il en est l'empereur !

M. le Bourgmestre. — Messieurs, nous sommes en nombre, entrons en séance.

La séance publique

M. le Président. — Nous reprenons l'examen du budget de 1913.

M. Seeliger. — Si on continue à marcher de ce train de tortue, il faudra bientôt songer à celui de 1914.

M. Leblanc. — Je déclare, au nom des ouvriers, que je parlerai sur tous les articles du budget.

M. Bologne. — Il y a de nombreuses réformes à apporter à l'administration des tramways à Liège.

M. Leblanc. — Au nom des ouvriers, j'appuie les paroles du bourgeois Bologne.

M. Digneffe. — Il faudrait revenir au projet de tunnel de M. l'ingénieur Mahiels, entre la rue Ste-Marguerite et le boulevard de la Sauvinière.

M. Leblanc. — Oui, et je vous félicite au nom des ouvriers de Ste-Marguerite.

M. Lambrechts. — Au lieu d'un tunnel, ne pourrait-on construire, par dessus Publémont, un immense pont avec élévateurs hydrauliques ?

M. Chauvin. — On pourrait aussi passer en aéroplane.

M. Leblanc. — Oui, mais en biplan populaire avec réduction pour les ouvriers et minimum de salaire pour les aviateurs.

M. Bologne. — Messieurs, je veux vous entretenir un instant de la question de la prostitution clandestine.

M. Leblanc. — Je demande la parole.

M. Bologne. — La taxe sur les serveuses...

M. Leblanc. — Les serveuses sont de pauvres ouvrières victimes des cochons bourgeois. Je veux former un syndicat de serveuses et je serai leur président d'honneur.

M. Troclet. — (pouffant de rire). Oh ! d'honneur.

M. Leblanc. — Certainement, je m'y connais allez.

M. Bologne. — La taxe sur les serveuses n'a fait que développer la prostitution dans les magasins de cigares, les pâtisseries, les magasins de parapluies, les...

M. Falloise. — (fredonnant). Si j'étais roi de Béotie,

Tu serais reine par ma foi.

M. le Bourgmestre. — (inquiet). M. Falloise, êtes-vous malade ?

M. Falloise. — Pardon, M. le Bourgmestre, mais l'Art, voyez-vous, le grand Art... Grétry, Offenbach, La Veuve Joyeuse, Tartufe, Lagardère...

M. Delaite. — Lagardère, c'est moi.

M. Falloise. — Oh oui, vous êtes un type, vous aussi.

Plus tard on dira « un Delaite » pour désigner un grand Wallon.

M. Delaite. (minaudant) — Et un Falloise, pour qualifier un esthète.

M. Seeliger. — Si nous parlions un peu du budget ?

M. Leblanc. — C'est dégoûtant, on a loué la place St-Lambert à l'Est-Ouest pour mille francs seulement. Et cela quand les pauvres ouvriers meurent de faim.

M. le Bourgmestre. — Qu'est-ce que vous racontez là ? Nous n'avons rien loué du tout, vous ne comprenez rien à la question. C'est d'ailleurs une affaire faite. On ne peut y revenir.

M. Leblanc. — On ne m'a pas consulté.

M. Fraigneux. — Mais vous n'étiez pas encore conseiller communal alors.

M. Leblanc. — Ça ne fait rien. Je le suis maintenant avec effet rétroactif. Vous aurez à me rendre compte de tout ce que vous avez fait avant mon arrivée en cette enceinte, où je représente seul le pauvre peuple !

M. Seeliger (très humble). — Oui, mon cher ami Leblanc, tout ce que tu voudras ! (à part) Cet animal-là est capable de me prendre mon écharpe d'échevin.

M. Digneffe (qui a entendu). — Dame ! C'est de la surenchère ! C'est le secret de la politique socialiste.

M. le Bourgmestre. — Messieurs, nous avons bien travaillé. Nous avons, en effet, en trois heures, presque voté un article du budget.

De ce train là nous aurons fini en 1920, pour l'Exposition.

M. Falloise (fredonnant) : Quand j'étais roi de Béotie

Tatène reine par ma foi.

Au huis clos

M. Falloise. — Messieurs une grande idée m'est venue, il y a en Roture une maison historique : c'est celle où mon amie Tatène vécut avec Tchanchet. Nous allons la restaurer avec le concours de l'Œuvre des Artistes et nous y installerons le Musée des Gaffes municipales.

M. Chauvin. — Ça, c'est une idée. Mais jamais vous n'y aurez assez de place.

M. Falloise. — Ce n'est rien, nous y adjoindrons la salle de la Renommée.

M. Fraigneux. — Ah enfin, on va aller souper !

M. Leblanc. — (méprisant) Oui, allez manger des truffes tandis que le pauvre ouvrier n'a que des moules et une frite...

Les conseillers se dispersent.

M. Falloise s'en va tout seul en gesticulant Il fredonne encore :

Quand j'étais roi de Béotie

J'irai c'qui m'plait, par ma foi !

Pour copie à peu près conforme

Le Sténographe,

Houbert.



Le Bal de la Violette

L'Administration communale, voulant rétablir les bonnes traditions qui disparurent avec le mayeur d'Andrimont, va organiser à la Violette, une série de fêtes très originales.

La première de celles-ci consistera en un grand bal masqué et travesti qui aura lieu à la Mi-carême.

L'organisation en est très avancée et plusieurs conseillers communaux se sont déjà fait inscrire pour le concours de costumes.

Le mayeur Kleyer a d'ailleurs prêché d'exemple et se présentera costumé en « Tzar ». L'échevin Seeliger étalera sa coutumière élégance sous les aspects de « Roi de l'Or », M. P. Tombeur sera visible en « gazomètre » et Valère Hénault en « toréador ».

Le très sympathique grand maître de l'Instruction publique, M. Falloise, sera méconnaissable en « Ecolier savant » et M. Louis Fraigneux nous apparaîtra en « Joconde ».

Parmi les conseillers, M. Digneffe fera sensation en « Iguanodon », M. Troclet en « Roméo » et Julien Delaite en « Don Juan ». M. Lambrechts qui a longtemps cherché sa voie mais qui n'a que trop de voix, ne pouvait mieux faire que choisir comme travesti un habit d'Arlequin. M. Bologne sera évidemment en « Saucisson de... Boulogne ».

Un superbe complet de « muscadin » couvrira le torse de M. le Conseiller Leblanc, et l'on sait qu'il est très chic en torse. Son ami Borny s'exhibera en « Rayeu d'arma » et M. Clajot en « Maréage ».

M. Habets n'a encore pris aucune décision, mais on nous assure qu'il sortira un magnifique complet « d'ouvrier mineur » tandis que M. Noirfalise (Charles) plus connu sous le pseudonyme de « Bras d'Acier » sera en lutteur M. Chauvin, qui n'aime la danse qu'« arabe » sera charmant en « almée ». C'est d'ailleurs lui qui conduira le cotillon bien que d'habitude ce soit M. Kleyer qui mène la danse au Conseil communal.

Les autres « consieus » n'ont pas jusqu'à présent, fait connaître leur projet au Secrétaire communal qui est chargé de l'organisation du bal. Cependant nos renseignements particuliers nous permettent d'ajouter que M. Crahay a l'intention de s'amener en « Candidat échevin aux pieds nickelés » pendant que M. Magnette, pour une fois, serait en « Saint-Hubert ».

M. Ghinijonet épatera la foule dans son travesti féminin « à la Vidal ». On raconte aussi dans les bureaux de la « Violette » que M. A. Journez parle de se sortir en « Petite sœur » mais le Bourgmestre, que hante la crainte de M. Rutten, l'a prié « d'ajourner » son projet. Enfin, d'après les « on dit », M. Jules Noirfalise fera irruption en « Révérend père Rédemptoriste ».

Cette fête est évidemment appelée au succès le plus retentissant. Elle se donnera dans la salle des mariages et dans celle du Conseil. La cloison qui les sépare sera enlevée, de même que disparaîtra ce jour-là, la ligne qui isole les doctrinaires des partis démocratiques.

Le service sera fait par les employés de l'Hôtel de Ville, car le Mayeur connaissant la renommée des conseillers, n'a pas osé mettre ceux-ci en présence de « serveuses ».

Les invitations seront lancées prochainement : elles seront limitées aux autorités civiles et aux personnes légères ; ceci pour éviter qu'un trop grand poids ne perfore le plafond de la salle des pas-perdus.

Les personnes qui se croiraient des titres à l'obtention de places à cet « événement » sensationnel, démocratique et mondain, sont priées de s'adresser au Secrétaire Communal ou à son « alter rigo » le grand Condé.

Arsouye.

Au Palais

Un signalement trop exact

La scène se passe au tribunal de commerce, un jeudi. Une bonne femme de la campagne est là, effarée, un papier timbré à la main, avec l'air de chercher quelqu'un.

Elle est appelée à l'audience par un créancier et sur l'assignation qu'elle tient à la main, elle a lu le nom de l'avocat chargé de la poursuivre c'est : M^e W.

Mais elle ne le connaît pas. Pour le trouver elle s'informe auprès d'un avocat en robe qui passe, M. Der.

— Pardon, M. l'avocat, n'avez-vous pas vu M^e W.

— Mais oui, Madame, il vient de sortir. Mais il va revenir.

— C'est que, voyez-vous, je ne le connais pas. Comment est-il donc ?

— Dame, fait M. Der, c'est... un petit, très laid, avec une sale barbe.

Quelques minutes après, M^e W. faisait son entrée. La bonne femme l'a reconnu sans hésiter. Elle va à lui.

— Vous êtes bien M^e W.

— Mais oui, Madame, comment me connaissez-vous ?

— Ben, voila, Mossieu, c'est votre confrère, là-bas (elle désigne M^e Der) qui m'a dit comme ça que M^e W. c'était un très laid avec une sale barbe. Alors je ne pouvais pas me tromper, n'est-ce pas ?

Le pauvre M^e W. furieux, s'en va alors trouver son « cher confrère » et lui reproche amèrement sa conduite.

— Tu es vraiment difficile, répliqua l'autre. Comment, je fais de toi un portrait tellement ressemblant qu'une paysanne ne s'y trompe pas, je te rends service et tu m'engueules ! Mais tu devrais plutôt me remercier !

Entre avocats

— Le Gouvernement a enfin nommé un nouveau juge au Tribunal civil.

— Ah ! Et comment l'appelle-t-on ?

— Dormal.

— Diable, comment va-t-il donc faire... à l'audience ?

Le Bourreau



Nouvelles Médailles

Une lacune grave a été remarquée lors des troubles qui eurent lieu à l'occasion des dernières élections générales. Les membres du Parquet, pour surveiller les agissements de la police et redresser, le cas éventuel, les manquements de celle-ci, sont obligés de circuler sur la voie publique et sont ainsi exposés à une série de mécomptes. Enfermés généralement dans des cabinets où ils s'occupent d'envoyer les accusés et les prévenus devant les juridictions compétentes, ils sont peu connus du public de la rue. Or, disions-nous, en cas de troubles et d'émeutes, il peut leur arriver toutes sortes d'anicroches : par exemple, de se trouver mêlés à une scène de désordre, de recevoir des coups, d'être injuriés, etc. etc., enfin mille et une mésaventures.

Supposons par exemple qu'un officier du Parquet veuille traverser un peloton de garde-civique : si le chef du peloton n'est pas endurant et benévole, il n'hésitera pas à faire conduire ce magistrat à l'amigo par quatre hommes et un caporal, jusqu'à disposition ultérieure.

On a trouvé que ces situations étaient de nature à porter atteinte au prestige des officiers

du Parquet, qui croient avoir le devoir en même temps que l'imprudence, de se tenir sur la voie publique, en cas d'émeute, prêts à exercer, délaissant ainsi le Parquet où leur devoir, tel qu'il avait été compris jusque maintenant, devait seul les retenir et les confiner.

Mettre les officiers du parquet sur la rue, en robe et en toque, de façon à les faire reconnaître, était chose joviante. Quelques-uns pensaient à rétablir le costume de cour que doivent porter les magistrats dans les réunions et cérémonies publiques.

Mais, d'autres estimèrent que le ton habituellement blafard de leurs figures, en contact avec le vert de l'habit, allait leur faire perdre une bonne part de leur prestige, vis-à-vis notamment de l'élément féminin de la population.

Bref, il fallait autre chose. On pensa encore un instant au browning porté en sautoir, au képi galonné du garde-champêtre... etc.

Notre honorable et fringant procureur du roi, Monsieur Huytens de Terbecq, qui veille en toutes occasions à ce que le char de la justice roule sans grincement et n'entre pas dans les ornières, même en appel, vient de trouver le moyen. Désormais, les membres du Parquet circulant sur la voie publique devront porter une grande médaille, avec un n° d'ordre. Seulement, à la différence de celles des chiens, et de la race bovine, cette médaille sera en or; sur l'une des faces, figurera une balance, sur l'autre un glaive et une toque.

Il leur suffira d'exhiber ce hochet pour faire rentrer dans l'ordre, même sans l'intervention de la gendarmerie, les gens les plus exaspérés.

Cette idée, communiquée à la commission, de désencombrement à Bruxelles a été admise à l'unanimité, et M. le Ministre des Affaires Etrangères a été chargé de faire graver les dites médailles. Il a été décidé, dans les bureaux du ministère, qu'elles auraient vingt centimètres de diamètre pour le Procureur du Roi et 17 1/2 centimètres pour les substitués.

Zizi Panpan.

PETIT SANS-FIL

La Commission des Beaux-Arts



Toujours à M. l'Echevin

Il est évident, Monsieur l'Echevin, que vous allez prétendre encore que notre amie Tatène vous en veut. Je vous affirme le contraire. Elle est pour vous remplie d'indulgence. Seulement avouez qu'il faut tout de même qu'elle vous secoue un peu. Je sais qu'en matière d'art vous convenez avec une franchise un peu rude « que vous n'y connaissez rien », mais cette constatation qu'on ne vous a pas demandé de faire vous-même, devrait vous rendre particulièrement prudent

Faute de quoi, naturellement, on vous tombe dessus et il vous arrive mécomptes de toutes sortes.

Tenez, votre dernier ennui ne provient-il pas encore de ce « jemenfoutisme » — le mot est très exact — que vous affectez dans des fonctions librement acceptées et qui exigent quelque doigté.

Lors du Salon triennal si malaisément obtenu pour Liège, vous aviez fait nommer une commission d'achat. Pour vous, « n'y connaissant rien », votre devoir et votre intérêt étaient assurément de vous solidariser avec elle. Vous n'en fîtes rien et, avec votre concours, le Conseil communal acheta par ci par là, au petit bonheur, ou plutôt suivant les impressions parfois singulières prises par l'un ou l'autre conseiller communal devant une toile, lorsqu'elles n'étaient pas simplement formées par oui-dire.

Nul n'ignore, par exemple, que M. Lambrichts a la prétention de mieux savoir que les meilleurs peintres la valeur d'une perspective.

Or donc, la Commission, composée d'artistes d'un talent incontesté, la trouva mauvaise et démissionna. J'aime à croire qu'à sa place vous en auriez fait autant.

Vous formâtes cependant le projet de la reconstituer. Vous trouviez cela tout naturel, vous. Evidemment, puisque « vous n'y connaissez rien ».

Les artistes, eux, ne l'entendirent pas comme cela et mirent quelque façon à remplacer des camarades d'une compétence indiscutable.

Il y en eut même un qui, dans un bel élan de solidarité et d'indépendance, tâcha de vous faire comprendre votre inconséquence. Pourquoi reformer une commission, puisqu'on ne suivait pas ses avis plutôt que ceux de la première ?

Mais vous n'avez pas compris les justes observations de M. Henri Anspach, car c'est lui qui parla, et je me plais à l'en féliciter.

Vous le comprîtes même si peu, que vous commîtes une seconde maladresse, celle de l'inscrire quand même dans une commission où il avait déjà formellement refusé d'entrer. Et on cite d'autres artistes encore dont vous aviez fait choix, sans leur demander leur avis, et qui vous prièrent ensuite de ne pas compter sur eux.

La première Commission des Beaux-Arts était joliment vengée, n'est-ce pas, M. l'Echevin ?

Mais avez-vous au moins compris, cette fois ? C'est la grâce que je vous souhaite au nom de l'Art, de la Jugeotte et de l'Esprit.

Georges Curtius.

Le Coin du Wallon

Avou qui hante-t-èle ?

Sonnet inédit.

Mi fève ! La qu'djarawe aler twè !
Pa ti m'fais louqui tote bètchowe,
I n'a nôle si p'tite djins del rowe
Qui n'si r'toune so moncheu Françwe.

Li galant di m'nozèye crespowe,
Est ciète on binamé valet,
Si c'n'esteut qui vout fer l'Anglès.
Djel veureù volti dji t'l'avowe.

Mins l'sot potinse fait l' grand vantrin,
Et v'diriz l'avocat pélette
Avou s'hojowe frake so ses reins.

Ine fève qui fait zuner s'clapette
C'est lu qu'est tot, maquéye n'est rin,
Esse djâse t-i come às marionettes.

Vi Stok.

POMMES CUITES



A LA CHAMBRE.

On sait cette décision imprévue prise par les questeurs de la Chambre de ne permettre l'accès de celle-ci qu'entre 9 1/2 heures du matin et 7 heures du soir. Aurait-on cru de la part de nos députés une présence aussi assidue au Parlement ?

En vérité, c'est que cette mesure a été prise par notre ex-illustration liégeoise, M. Célestin Demblon.

Déjà il encombra la loge du concierge où il prend généralement un repas, mais il trouvait de plus feu, lumière, encre et papier à discrétion, dans l'une ou l'autre salle de commission.

Célestin a pourtant terminé son abatage de Shakespeare, que pouvait-il bien faire encore au Palais de la Nation ?

C'est ce que se sont demandé avec inquiétude les questeurs et ils ont pris la mesure que l'on sait, de crainte que le Grand Condruzien ne finit par faire de la Chambre... sa chambre à coucher.

CS

SIMPLE RAPPROCHEMENT.

M. de Broqueville est un homme qui, malgré son grand usage du monde, est plein d'inconséquence.

Voyez plutôt. Lorsqu'on discuta la question de la Revision constitutionnelle, il déclara que son parti ne pouvait, sous aucun prétexte, se laisser forcer la main par une menace, celle de la grève générale. Et la révision fut repoussée.

Vint devant le Parlement la discussion de la Loi militaire. Le même de Broqueville voulut en imposer à la majorité, en arguant d'une... menace, car il avait reçu par deux fois une sévère admonestation, en même temps, de la France et de l'Allemagne.

Dans le dernier cas le chef du Cabinet était disposé à se laisser forcer la main. Il n'y allait plus de la dignité de la Droite de s'incliner. Pourquoi ?

Parbleu, parce qu'ici M. de Broqueville avait à faire à plus fort que lui... et c'est là chose toute différente de la pure Justice.

CS

BIEN ENVOVÉ.

Dans « le civil » comme dans l'armée, chacun sait l'influence prépondérante qu'exerce, sur l'esprit et les décisions du ministre de la guerre civil, une espèce d'Éminence grise, rénégat des idées libérales, simple commandant du nom de Collon.

C'est lui, nous l'avons dit, l'auteur réel, sinon responsable, des multiples mesures qui ont jeté l'émoi dans notre monde militaire. Heureusement qu'il se trouve encore au sein du corps d'officiers, des hommes assez indépendants pour remettre à sa place ce personnage gonflé.

C'est ainsi que l'un d'eux, officier distingué, ayant envoyé au Ministre de la Guerre avec dédicace et hommage, un ouvrage dont il était

l'auteur, reçut une carte de félicitations... du commandant Collon !

L'officier n'hésita pas. Il retourna à M. Collon sa carte, en y joignant la sienne sur laquelle il avait écrit ces simples mots : « Je ne comprends pas ».

Il est probable que M. Collon, lui, aura compris.

Mais ce n'est pas sûr.

CS

AU CONSEIL COMMUNAL DE SPA.

Spa a décidément le monopole des idées bizarres. C'est elle qui, dans le but d'attirer les étrangers, les oblige à payer pour leurs autos un droit de stationnement. C'est encore elle qui a organisé un somptueux corps de pompiers à la façon de ceux de Nanterre.

Or, voici que son Conseil communal vient de mettre à l'ordre du jour de sa prochaine séance l'objet imprévu que voici : « Placement d'un éjecteur au Prince de Condé ».

Du moins, c'est ce qu'affirme le journal L'Ardenne.

CS

LE DERNIER MOT.

Ils se disputaient, les deux amoureux, et comme la petite femme voyait le moment où elle aurait le dessous :

— D'abord lèyme djâser comme qui d'ja stu acclevée : Mâssi, Warbâ, Fleur del Flatte, Diamant del poussir...

Feu Tchanchet.



La Mi-Carême à l'Europe

Il y a quelque chance pour que la Mi-Carême ne soit pas moins fêtée au Restaurant de l'Europe du moins, que les autres soirs de Carnaval. Henri Henrard prépare en tous cas des dîners et des soupers auxquels ses habitués viendront certainement dire un mot.

Un petit essai a du reste été fait déjà mercredi lors du banquet annuel de Liège-Attractions où on eut l'occasion d'apprécier l'excellente cuisine de l'Europe et spécialement sa remarquable cave.

C'est de bon augure pour ceux qui se proposent de fêter la Mi-Carême.

Cinéma Royal (Régina)

Coin de rue et boulevard d'Avroy

FOX, ténor

LA PETITE GERMAINE, diseuse
Rentrée de RÉVIL'S, original imitateur

LA MALÉDICTION DU PÈRE

Drame réaliste en 3 parties, (film Savoie).

LE CADEAU DE FÊTE

Comédie dramatique en 2 parties,
(film artistique Nordisk).

Interp. par Psilander, l'artiste préféré du public

L'armée fédérale Mexicaine	document.
L'aventure de Miss Limton	comédie
Fabrique de motocyclette	Industrie
La chasse aux buffles	drame
Journal Gaumont	Actualités

FEUILLETON DE Tatène N° 16

LE MARCHAND DE DJÈLE

Histoire authentique d'une Charrette en glaise
PAR TRONÇON DU FERAIL

Résumé du chapitre antérieur :

Le vicomte va prendre le café chez son nouvel ami Nokale le maître de Moustache. A l'instant où le marchand de djèle veut lui faire tier connaissance avec le chien fatidique, Gaëtan aperçoit dans la niche du toutou quelque chose qui le fait toucher...

CHAPITRE XII

Ce que Gaëtan avait aperçu c'était le reflet fauve de l'or, il n'y avait pas à s'y tromper. Demandez à un affamé si, à cinq lieues en plein désert, il ne distingue pas la teinte dorée d'un croûton de pain égaré sur le sable brûlant.

C'était ça, ça en plein, il n'y avait pas à se le dissimuler et ceci n'est qu'une façon de parler car il fallait au contraire que le vicomte dissimulât le plus soigneusement possible la découverte qu'il venait de faire, s'il voulait s'assurer le monopole du magot.

Que signifiait la présence de l'or dans la

niche de Moustache ? (tout malin qu'il fût, le chien n'était pas thésauriseur. Alors quoi ?)

— Allons venez faire le beau devant monsieur c'est-z-nn ami, dit le père Nokale.

Moustache grogna, releva la lèvre supérieure et montra de terribles canines, mais quand il vit son patron très aimablement penché sur l'intrus, il se décida, rassénéra sa moue et sortit tout à fait de sa niche en frétilant de la queue, ce que Nokale appelait « remuer le balancier de son cœur ».

Gaëtan feignit de se pencher avec intérêt sur le chien ; en réalité, sa manœuvre n'avait d'autre but que de tâcher d'inspecter, d'une façon plus approfondie, le domicile de l'intéressant animal.

Le vicomte se dit qu'il lui fallait procéder à une visite de la niche mais en l'absence du père Nokale et pour y arriver, il était nécessaire de gagner complètement la confiance du marchand.

— Pendant que le café tiédit, fit-il, nous irons bien prendre un petit quelque chose au café d'à côté.

— Ça val répliqua Timoléon et l'on s'en fut au cabaret voisin.

Le vicomte ondoya surabondamment le marchand de djèle ; les « hautes » succédèrent sans interruption aux « placous ». Gaëtan n'avait aucun goût pour le péket et il n'eut pas de peine à garder jalousement tout son sang-froid pour continuer l'exécution du plan qu'il s'était tracé.

Il sortit entretiens sous un prétexte quelconque et en profita pour aller faire emplette chez le charcutier du coin, d'un gros morceau de foie, la meilleure des cartes de visite quand on veut s'attirer les bonnes grâces d'un chien.

Quand le père Nokale, chez qui les fumées de la veille n'étaient pas encore totalement dissipées, fut à peu près dans le même état qui lui avait valu quelques heures auparavant, les honneurs d'un transfert à la permanence centrale, le vicomte comprit que l'instant était venu pour lui de retourner auprès de Moustache.

— Eh bien, si on allait prendre le café, dit-il, il doit être moins chaud à présent.

— Allons, vieux-t-ami, allons ! confirma Nokale.

La nuit était tout à fait venue. Bras-dessus, bras-dessous, comme deux copains de toujours qui, dans leur jeune âge, roupillaient au fond du

même berceau, le vicomte et Nokale reprirent le chemin de Roture.

En traversant la cour, Gaëtan lança adroitement un morceau de foie vers le viechien qui bondit, flaira l'aubaine et, après avoir lancé vers le vicomte un regard qu'on eut vu plein d'une infinie reconnaissance, s'il avait fait jour, il bouffa la friandise, avec une satisfaction tout à fait évidente. Et Gaëtan se dit : « Et voilà un témoin gênant qu'on mètera facilement » et il pensa « Dans un instant je reviens et j'aurai la clef du mystère ».

Quand on fut sur le palier de l'appartement de Nokale, le vicomte s'écria : « Zut ! voilà que j'ai oublié mon parapluie au cabaret, si je l'y laisse un autre sera bien capable de l'emporter, il faudra donc que j'aie le reprendre ».

— Mais, fit Nokale, Pollonie ira le chercher.

— Elle ne connaît pas l'instrument, objecta Gaëtan, je suis obligé d'y aller moi-même. D'ailleurs, j'arrive tout de suite.

On l'aura deviné : le vicomte mentait, il n'avait pas de riflard ; le parapluie n'était qu'un prétexte pour revoir Moustache seul à seul.

(à suivre)

TATENE

CONTRE LA VIE CHÈRE !

Achetez vos LITS ANGLAIS, LITS CAGE, LITS D'ENFANTS, LITERIES de luxe et ordinaires
AUX NOUVELLES INSTALLATIONS

Rue Féronstrée, 19
(Ancien Hôtel de l'Aigle Noir)

SEQUARIS

Rue Féronstree, 19
(Ancien Hôtel de l'Aigle Noir)

LITS ANGLAIS avec ressort, depuis frs **13,95** ; LITS 'ENFANTS, 4 boules cuivre, frs **10,00**

LITS CAGE, frs **13,95** LITERIES pour grande personne, depuis frs **6,90**.

500 LITS EN MAGASINS prêts à livrer **300 LITERIE CONFECTIONNÉES**

Malgré nos **BAS PRIX**, la Garantie et la Confiance sont aussi sérieuses que tout autre magasin

Nos Installations sont montées pour la **GRANDE VENTE**, c'est le seul moyen de **VENDRE BON MARCHÉ**

Dans votre intérêt ne vous trompez pas d'adresse

En face Papeterie Protin, 19, **RUE FÉRONSTRÉE, 19**

FOURNISSEUR ATTITRE DE LA FAMILLE ROYALE

FUMIEZ

LA

KHALIFAS

Téléphone 2004

CARNAVAL

Hotel Schiller, 6, Place du Théâtre, 6.

SOUPER - CONCERT EN SYMPHONIE

MENU à 4 francs (demi-bouteille de bordeaux Fronsac comprise) qui sera servi, dimanche 2 mars de 7 heures à minuit dans les grands salons du premier étage.

Huitres de Zélande
Potage Oxtail
Filet boeuf Chevalière

Barron d'Agneau
à la Cambacérès

Homard
Salade Mayonnaise
Glace Vanille

A partir de 11 heures. (Sauterie intime).